

Voici ce que dit Auguste VIERSET dans *Mes souvenirs sur l'occupation allemande en Belgique* en date du

18 octobre 1914

Je viens de parcourir en auto le théâtre de la lutte entre les défenseurs de la position fortifiée d'Anvers et l'armée assiégeante.

Du pont de Laeken à Vilvorde, le décor n'a guère changé ; et comme les trams roulent à nouveau, on pourrait se croire reporté à trois mois en arrière, n'étaient les sentinelles qui à certains endroits réclament les passeports, les groupes de fusiliers de marine qui traînaient, lourdement chargés, le col largement échancré livrant à la bise la gorge découverte, des compagnies de fantassins qui passent en sifflant, et, à Haren, le pittoresque campement de la boulangerie militaire, à droite de la route.

Mais sitôt qu'on a quitté Vilvorde, on relève dans la campagne les premières traces de la bataille qui, il y a deux semaines, ensanglanta les champs d'Eppegem (**Note**). Du vaste charnier qui engraisa les prés et les labours, on ne voit plus rien que l'ondulation, par places, de terres remuées pour combler les fosses hâtivement creusées ; mais des arbres abattus, des tranchées ouvertes, des redoutes habilement dissimulées, des sacs, des gamelles, des ceinturons, un affût

de canon à la roue brisée rappellent le récent combat.

Le chômage dominical a attiré vers ces parages des milliers de curieux qui s'éparpillent dans la campagne, courbés vers l'herbe ou les sillons, à la recherche de cartouches, d'éclats d'obus, de douilles ou de boutons d'uniforme qu'ils emporteront comme souvenir. Çà et là, des tombes surmontées de croix grossières jalonnent les bords de la route. Ci-gît un fusilier de l'infanterie de marine. Le béret et une jumelle de campagne sont suspendus aux bras de la croix. Puis, plus loin, c'est la tombe d'un caporal belge, toute fleurie de couronnes. Et voici le village d'Eppegem, dont l'église se distingue à peine au milieu des toits en ruine, le clocher ayant disparu.

Dès le premier tournant que la route trace à angle droit, en entrant dans la localité, le désastre apparaît en son effrayante ampleur. Ce ne sont que murs lézardés, troués par des obus, grêlés par la mitraille, que pignons écroulés, façades branlantes, portes arrachées de leurs gonds ou abattues sur un tas de décombres, baies veuves de leurs chambranles et de leurs croisillons, toits sans tuiles, montrant leurs lattis à claire-voie. Parfois la charpente tout entière s'est effondrée ; ailleurs, soulevée par l'explosion, elle est retombée sur un pignon qu'elle coiffe de guingois.

Une maison sectionnée du haut en bas montre la superposition de ses deux étages dont les

planchers soutiennent encore des meubles, une table, quelques chaises. Presque partout, la destruction est complète.

C'est à peine si la façade à demi démolie indique que le tas de pierres et de plâtras d'où elle émerge était, il y a quelques jours encore, une maison coquette. Et dans un silence de mort, des deux côtés de la route, le spectacle de cette dévastation se poursuit, impitoyable, jusqu'aux confins de ce qui fut un village vivant et animé.

Qui dira l'émoi des heures dramatiques pendant lesquelles s'accomplirent ces ravages, la fuite de la population sous la pluie des balles, à la lueur des incendies ? ...

Nous avons dépassé Eppegem, et bientôt nous traversons Bempst qui, sans avoir subi une destruction complète, a néanmoins beaucoup pâti de la bataille. Les façades, presque toutes pavoisées d'une loque blanche nouée à un bâton ou pendant à l'appui d'une fenêtre, gardent les traces de balles ou d'obus. Toutes les vitres sont brisées, beaucoup de portes, défoncées. Des stores, des rideaux déchirés voltigent par les baies des croisées. Mains toits ont été criblés par les projectiles, d'autres dépouillés de leurs tuiles, d'autres encore se sont affaissés entre les murs de soutènement.

Ici, comme à Eppegem, la population a déserté le village ; mais sur la grand'route on voit des familles chargées de paquets ou poussant une

charrette encombrée de meubles et d'objets de ménage, et qui paraissent regagner le logis délabré, maintenant que la tourmente est passée.

Plus nombreux cependant sont ceux qui poursuivent leur exode vers Anvers ou Bruxelles, leur village ne pouvant plus ni les abriter ni les nourrir. Leur défilé lamentable égrène le long du chemin ses groupes aux balluchons énormes et s'anime du pittoresque de carrioles anciennes, de charrettes aux ridelles exhaussées de lattes et où les paysans, entassés assis ou debout, se font véhiculer par des ânes ou des chevaux de rebut.

Et de nouveau, des maisons rasées au bord de la route, des arbres abattus, des tranchées et des redoutes commémorent la lutte obstinée.

Dans le faubourg que l'on traverse pour entrer à Malines par la porte de Bruxelles, on remarque que tous les panneaux inférieurs des portes ont été défoncés. Il est évident que ces maisons, abandonnées par leurs occupants, ont été pillées en leur absence.

Dans Malines, toutes les habitations sont closes. Partout les vitres sont brisées, des murs sont lézardés. Des drapelets blancs ont été hissés aux fenêtres, bien inutilement, car la pluie des obus s'est abattue partout. Certaines portes sont marquées d'une inscription à la craie : « *Hier sind gute Leute* » (Ici habitent de braves gens) — « *Dieses Haus ist bewohnt* » (Cette maison est habitée).

A partir des Bailles de Fer, et jusqu'à la cathédrale de Saint-Rombaut, tout est dévasté. Des tas de décombres indiquent l'emplacement des maisons. L'église elle-même a énormément souffert. Les hautes fenêtres effilées, les balustrades ajourées, les fleurons, les vitraux, la tour, tout a été criblé par la mitraille, des pans de murs écornés par des obus, des contreforts rompus. C'est un spectacle lamentable, dont le souvenir pourtant pâlera tantôt devant la destruction complète de Waelhem, l'anéantissement plus total encore de Lierre, dont il ne reste debout que l'hôtel de ville, et quelques maisons, et de Mortsel, près de Vieux-Dieu, dont on retrouve à peine l'emplacement de certaines rues, sous la couche des décombres répandus partout.

Dans cette dernière commune, comme sur l'étendue de toute la zone militaire, les maisons ont été rasées, par ordre du génie, les bois coupés à cinquante centimètres du sol, afin que rien n'obstruât le champ de tir. Les mesures défensives ont eu des effets plus terribles que l'attaque. Les Allemands ont bombardé villes et villages selon les nécessités stratégiques. Les Belges ont méthodiquement effacé de la région, comme d'un coup de gomme sur une carte, maisons, villages, allées séculaires, bois touffus, moulins ou églises.

On n'a point murmuré contre la grandeur du sacrifice, puisqu'il s'agissait de la défense de la place ... mais l'on prétend que pas un coup de

canon n'a été tiré des forts de l'enceinte intérieure, notre artillerie, trop ancienne, étant impuissante contre les pièces allemandes. Mais on ne l'ignorait pas avant les hostilités. Pourquoi alors avoir ordonné de gaieté de coeur l'anéantissement de Mortsel ?



Ceux de l'enceinte extérieure ont, du moins, fait héroïquement leur devoir. Autour du fort de

Waelhem, les ravages de l'artillerie décèlent la violence de la lutte, et l'on distingue sommairement, de la route, les dégâts subis par les coupoles du fort que surmonte à présent le drapeau blanc, à croix noire, écussonné de l'aigle impériale.

Et pourtant, l'aspect extérieur d'un de ces forts détruits par les lourds obusiers allemands ne prépare nullement au spectacle qu'offre à chaque pas un examen sur place.

J'ai pu visiter le fort de Wavre-Sainte-Catherine et j'en garde un souvenir terrifiant.

Notre auto, ayant quitté la grand'route, s'est engagée dans le chemin conduisant au fort, entre des prés dont le tapis de gazon se troue par endroits de vastes excavations produites par les obus.

Tout proche du croisement des deux routes, une vache aux pattes rigides s'allonge sur le flanc, panse ballonnée. Plus loin, c'est un cheval qu'on a également négligé d'enfourer, et qui expose au soleil ses chairs décomposées.

En plusieurs endroits, les Allemands ont abandonné des radeaux faits de planches clouées sur des tonneaux vides et qui devaient sans doute servir à traverser les terres inondées.

A l'entrée du fort, nous mettons pied à terre. Au bord du fossé, un trou énorme marque la chute d'un des gros obus. Une pierre de taille, arrachée aux assises de la portée d'entrée, a été lancée

par-dessus le fossé. Le garde-fou du pont s'est écroulé dans l'eau et l'entrée du fort est obstruée par l'amas des blocs de béton et de granit.

A peine a-t-on franchi le seuil, gardé par des fusiliers de la marine allemande, que le premier effet du bombardement se manifeste à main gauche, par une percée énorme. Un obus a traversé la masse bétonnée, épaisse de plusieurs mètres, et creusé une sorte de cratère qui s'achève en gigantesque entonnoir, dans les profondeurs du sol.

Les souterrains sont à demi comblés par les débris, les casemates, sous l'avalanche des voûtes écroulées, sont presque inaccessibles. Le sol s'encombre de gravats, de poutrelles tordues, de boîtes de conserves, de bonnets de police et de tuniques déchirées ; et peu s'en faut que je ne foule aux pieds une loque informe, boueuse et chiffonnée, dont les couleurs rouge, jaune et noire me font soudain battre le cœur ...

Impossible d'entrer dans les tourelles qu'emplissent en un inextricable fouillis des masses de terre, d'acier, de béton ; mais de la crête des ouvrages, l'oeuvre de destruction se manifeste dans toute l'effrayante variété de ses effets.

Une calotte de pointage a été éraflée par l'obus qui a creusé dans l'acier une vasque profonde. Une coupole au viseur brisé est sortie de son alvéole et le rebord de protection, épaisse croûte d'acier, a

été rompu en segments dont deux ont été projetés à plusieurs mètres. Ailleurs, c'est la coupole elle-même qui s'est fendue en deux parties, découvrant le canon et le mystérieux mécanisme de la tourelle. Un des fragments gît à quelques pas ; l'autre morceau d'acier, malgré sa masse monstrueuse, a été lancé au loin et s'est enfoncé verticalement dans le sol.

Partout le fort est couvert d'éboullis ; les glacis, les embrasures sont en ruines, et le long des fossés, les bermes sont échancrées de larges brèches. Par-ci, par-là, des éclats d'obus, des douilles vides, des débris de shrapnells, d'épaisses plaques bombées, fragments d'obus de 42, attestent l'épouvantable assaut subi par nos vaillants soldats.

Devant ces témoignages de la puissance infernale des grosses pièces de siège de l'ennemi, on exalte davantage, du fond de l'âme, leur héroïque et folle résistance.

Et quand, passé Vieux-Dieu, on franchit la ligne des fortifications renforcées d'amas de sacs pleins de terre, on ne songe plus à s'étonner du silence des forts 3 et 4.

A Anvers, où nous pénétrons par la chaussée de Malines et le boulevard Léopold, toutes les maisons sont closes. Le bombardement y a éparpillé ses effets (**Note**). Les habitations détruites par les obus incendiaires s'y comptent par centaines ; mais seul le Marché-aux-Souliers

offre, sur la partie droite, le spectacle d'une complète dévastation.

Sur l'Escaut, où les ponts de bateaux sont détruits, pas le moindre voilier, pas le moindre steamer. Le port est désert, les quais solitaires sont gardés par des sentinelles, et la seule animation qu'on y rencontre se concentre entre le Steen et le promenoir où sont campés les fusiliers de la marine.

Depuis ce matin, la ville est moins morne, les habitants fugitifs commençant à rentrer. Des groupes stationnent place Verte, Marché-aux-Souliers, devant les maisons incendiées, et sur la place de l'Hôtel-de-Ville, que des autos militaires, des soldats aux uniformes variés emplissent d'un va-et-vient inaccoutumé.

Les Allemands se sont installés à l'hôtel de ville où flotte le drapeau de l'Empire et se sont emparés des bureaux. La kommandantur siège au gouvernement provincial, ainsi que le gouverneur militaire, le général von Bodenhausen, qui monte précisément dans une auto armoriée aux armes impériales, au moment où nous pénétrons dans l'hôtel pour aller entretenir le commandant de la place de la question du ravitaillement de Bruxelles.

Il résulte de l'entrevue qu'on est occupé à dresser un inventaire des approvisionnements en grain et en farine existant à Anvers et qu'on en cédera une partie à la capitale si le stock est suffisant. En attendant, on nous affirme que des

réserves existent encore aux meuneries de Boom et de Malines où nous pourrions les réquisitionner.

Un quart d'heure après, nous voyions défiler place de Meir le régiment des fusiliers de la marine, musique en tête, quittant Anvers avec armes et bagages, suivis de quelques pièces d'artillerie et de plusieurs mitrailleuses belges, traînées par nos chiens. Et je songeai malgré moi à cette revue passée il y a quelques mois par les souverains danois et belges et où l'apparition de ces attelages avait été saluée d'acclamations frénétiques ...



Sur la route d'Anvers à Boom les combats de ces dernières semaines ont laissé peu de traces. C'est à peine si les toits rouges des hangars de briqueteries qui s'étendent à perte de vue aux approches de Boom ont été par-ci par là endommagés par la mitraille.

Boom ayant été abandonné avant l'arrivée des Allemands, a été pillé moins par les ennemis que par la populace. Toute l'administration est concentrée entre les mains d'un conseiller communal qui, en sa qualité d'officier de garde civique, avait dû se rendre à Anvers. Sitôt licencié, il est retourné à Boom où il a constaté que ses concitoyens avaient pillé ses magasins, sa maison, éventré son coffre-fort, lui infligeant pour 50.000 francs de pertes.

Avec le concours de six uhlands, il a parcouru la commune, enjoignant aux pillards de rendre, sous peine de mort, les objets dérobés. Grâce à ce moyen énergique, une partie du butin a été restituée. Depuis, il cumule les fonctions de bourgmestre, de greffier, de commissaire de police, note sur un agenda les décès et les naissances ; et, il y a deux jours, il a tant bien que mal soigné un Boomois qui avait le bras cassé — les médecins de l'endroit ayant accompagné dans leur fuite les magistrats communaux.

La meunerie pillée par les Allemands et par la population était vide ; et le sondage des silos ne

nous a révélé la présence que de quelques sacs de grains. La même déconvenue nous attendait à Malines.

Dans la soirée, le major Bayer, commandant de la place, m'a fait part de son intention d'utiliser les deux corps de musique militaire actuellement à Bruxelles pour donner des concerts en plein air.

Comme j'émettais des réserves sur l'accueil que son initiative pourrait recevoir de la population, étant donnée la dure épreuve que subissait le pays et le deuil des familles, le major m'a répondu :
« *Qu'est-ce que cela fait ? On meurt aussi chez nous ... D'ailleurs, je proscrire les airs nationaux. On jouera du Wagner, du Mozart, du Meyerbeer, du Rossini, du Verdi ...* »

Notes de Bernard GOORDEN.

Rappelons qu'Auguste **VIERSET** (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : **Adolphe MAX**. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<https://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

Roberto J. **Payró** ; « *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* », in **La Nación** (Buenos Aires), 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 (19140818) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 (19140819) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 (19140820) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 (19140824) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 (19140828) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 (19140916) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Pour votre édification, lisez aussi du journaliste argentin Roberto J. **Payró**, à partir du **23 juillet** 1914 (19140723), notamment la version française de son article de synthèse « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; **neutralidad * de Bélgica** (20-25) » (in **La Nación** ; 07-12/12/1914) :*

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Ainsi que ce que dit Roberto J. **Payró**, de la date en question, notamment dans « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un incomunicado* » in **La Nación** :

<https://www.idesetautres.be/upload/19141018%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de *Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative*, en l'occurrence *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Voyez aussi ce qu'en dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans *La Belgique pendant la guerre (journal d'un diplomate américain)*, à partir du 4 juillet 1914 (en français et en anglais).

Voyez ce qu'en disent, à partir du 20 août 1914, Louis **GILLE**, Alphonse **OOMS** et Paul **DELANDSHEERE** dans *Cinquante mois d'occupation allemande* (Volume 1 : 1914-1915).

Tous ces documents sont accessibles via <https://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>
Eppeghem a été presque totalement détruit par les Allemands en septembre 1914. Lisez deux articles de PAYRO :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140929%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19141120%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Voyez aussi « *Eppeghem* », chapitre **V** aux pages 37-45 d'Arthur **COSYN** (1868-1927), *Au beau*

pays de Rubens et de Teniers (ouvrage primé par la province de Brabant en 1920 ; Bruxelles, Imprimerie F. Van Buggenhoudt, tiré-à-part du bulletin du Touring Club de Belgique ; 1923, 81 pages + 1 « *carte de la région décrite* »)

<https://www.idesetautres.be/upload/COSYN%20E PPEGHEM%20AU%20BEAU%20PAYS%20RUBENS%20TENIERS%20CHAPITRE%205%20TCB%201923.pdf>

Il bénéficiait des illustrations suivantes :

« *Eppeghem vers 1893* » (page 37, photo M. Léon Cosyn) ; « *Eppeghem – l'église ruinée (1919)* » (pages 38 et 39) ; « *Eppeghem – la chaire de vérité (détruite)* » (page 40) ; « *Eppeghem – porte du 17^{ème} siècle* » (page 41) ; « *Sempst (Zemst) – l'église ruinée (1919)* » (page 43).

Concernant le **bombardement d'Anvers**, lisez aussi l'article suivant de PAYRO :

<https://www.idesetautres.be/upload/19141007%20PAYRO%20DOS%20REPRESENTANTES%20ARGENTINOS%20MUERTOS%20EN%20LA%20GUERRA%20ANVERS.pdf>